

Hypothèse sur le comportement suicidaire en tant que communication interpersonnelle

Hypothesis on suicidal behavior as interpersonal communication

Pierre Morissette

Volume 12, numéro 1, juin 1987

Aspects de la désinstitutionnalisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030367ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030367ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morissette, P. (1987). Hypothèse sur le comportement suicidaire en tant que communication interpersonnelle. *Santé mentale au Québec*, 12(1), 14–19.
<https://doi.org/10.7202/030367ar>

Résumé de l'article

Le comportement suicidaire, envisagé sous l'angle de la communication et en tant que message à l'environnement, découle d'une perspective récente du phénomène. En effet, traditionnellement, on a documenté les composantes individuelles ou intrapsychiques du suicide ou encore, on a tenté de faire certaines relations avec des facteurs sociaux ou économiques. Or, intuitivement ou par expérience personnelle, on sait que le suicide a souvent un impact sur l'environnement et sur les personnes significatives du suicidaire; les tabous et la peur entourant le phénomène en sont la manifestation la plus probante. Ainsi, on a émis l'hypothèse que les mythes sur le suicide agissent comme mécanismes sociaux de défense et de rationalisation pour contrer les impacts du message très violent que transmet le comportement suicidaire. De plus en plus, on commence à envisager le suicide en tant que communication et cette hypothèse ouvre des possibilités intéressantes de recherche et d'intervention.

Hypothèse sur le comportement suicidaire en tant que communication interpersonnelle

Pierre Morissette*

Le comportement suicidaire, envisagé sous l'angle de la communication et en tant que message à l'environnement, découle d'une perspective récente du phénomène. En effet, traditionnellement, on a documenté les composantes individuelles ou intrapsychiques du suicide ou encore, on a tenté de faire certaines relations avec des facteurs sociaux ou économiques. Or, intuitivement ou par expérience personnelle, on sait que le suicide a souvent un impact sur l'environnement et sur les personnes significatives du suicidaire; les tabous et la peur entourant le phénomène en sont la manifestation la plus probante. Ainsi, on a émis l'hypothèse que les mythes sur le suicide agissent comme mécanismes sociaux de défense et de rationalisation pour contrer les impacts du message très violent que transmet le comportement suicidaire. De plus en plus, on commence à envisager le suicide en tant que communication et cette hypothèse ouvre des possibilités intéressantes de recherche et d'intervention.

Le but de cet article est d'explorer l'hypothèse du suicide comme communication interpersonnelle. Historiquement, la recherche sur le sujet est passée des conceptions essentiellement intra-psychiques ou sociologiques aux conceptions plus écologiques et systémiques. Sans minimiser les explications faisant appel aux facteurs dynamiques individuels ou aux facteurs sociaux plus globaux, l'apport des modèles, tels la théorie de la communication, la cybernétique et la théorie générale des systèmes, permet d'aborder le comportement suicidaire avec une perspective différente et enrichissante. En effet, le suicide, perçu en tant que communication interpersonnelle, permet d'intégrer à la fois les facteurs intra-psychiques individuels et l'environnement, ouvrant ainsi des avenues certaines pour la recherche sur le phénomène. Nous tenterons donc d'explorer cette hypothèse à partir des théories traditionnelles sur le phénomène tant en les mettant en relation avec les développements les plus récents des modèles systémiques. Notons enfin que l'essentiel de cette réflexion découle des travaux d'Everstine et Everstine (1983) dont elle en est largement tributaire.

LE DÉSIR DE TUER

Dans une étude classique sur le suicide, Karl Menninger (1938), psychanalyste, a mis en lumière ce

qui constitue, selon lui, les trois composantes d'un geste suicidaire.

«Le suicide doit être considéré comme une forme particulière de mort où se mêlent trois éléments : le trépas (dying), le meurtre (killing), l'exécution (being killed). Chaque élément demande une analyse particulière, chacun est un acte motivé consciemment ou inconsciemment» (1938, 24).

Le désir d'être tué, provenant de la culpabilité et le désir de mourir, associé à la pulsion de mort (Freud, 1917), ont été documentés dans la littérature sur le suicide. La composante «désir de tuer» ouvre, quant à elle, une perspective particulièrement utile quand on la relie aux développements récents de la théorie de la communication.

Menninger décrit ainsi cette dernière composante :

«En d'autres termes, la théorie du suicide est que le désir de tuer, détourné de manière inattendue d'occasions extérieures ou d'objets de gratification inconsciente, peut se retourner contre la personne de celui qui éprouve ce désir et se réaliser sous la forme d'un suicide» (1938, 29).

Menninger, en utilisant la théorie freudienne, fait appel à des forces intrapsychiques pour expliquer le désir de tuer.

«Le désir de tuer est une réaction originelle qui, à l'occasion d'une rupture des attachements extérieurs, se trouve libérée et se retourne contre

* L'auteur est psychologue et travaille comme agent de liaison au Centre des services sociaux de l'Estrie.

le moi comme objet substitutif du meurtre» (Menninger, 1938, 28).

Sans minimiser l'importance des facteurs individuels et intrapsychiques dans l'étiologie du suicide et avec tout le respect qu'on doit au travail de géant de Menninger, il convient de situer cette théorie dans son contexte. À l'époque où Menninger (1938) a élaboré cette théorie, il disposait principalement de la grille psychanalytique et, soit par formation, soit historiquement, ne pouvait inclure les apports que la théorie générale des systèmes, la cybernétique et la théorie de la communication ont depuis mis en valeur. Il n'en demeure pas moins que la théorie de Menninger est une des premières tentatives rendant compte de la composante relationnelle et systémique du suicide.

Comme je l'écrivais en 1984 :

«De fait, cette hypothèse (celle de Menninger) se vérifie souvent chez les personnes suicidaires. Dans et par le comportement autodestructeur, la personne se traite comme si elle était un objet extérieur. On note aussi que les personnes suicidaires sont ambivalentes dans leurs relations interpersonnelles où l'amour se teinte parfois d'hostilité. Enfin, les suicides sont souvent précipités par la perte soudaine d'un objet aimé» (Morissette, 1984, 254).

Le désir de tuer comme motivation importante au suicide permet d'envisager le geste suicidaire comme message (ou communication) dirigé sur un récepteur (l'environnement).

ON NE PEUT PAS NE PAS COMMUNIQUER

Plusieurs auteurs (Bateson, 1956; Watzlawick, 1972) ont mis en lumière les principes de base de la théorie de la communication. Un de ces principes est que tout être vivant faisant partie d'un système émet une information pouvant être décodée par les autres membres du système. En tant qu'être humain, nous ne pouvons pas ne pas communiquer, même si nous le voulions. Un silence est une communication autant qu'une phrase ou qu'un geste. Même le plus catatonique (ou immobile) des êtres humains communique avec son environnement; le désir de ne pas communiquer ou de ne pas répondre sont en soi des formes de communication.

Dans le cas du suicide, le fait qu'il s'agisse d'un geste individuel (danger contre soi-même), solitari-

re (intime) et, surtout, non verbal, a longtemps occulté l'aspect message qu'il comporte ou encore a détourné l'attention du récepteur qui était visé par le geste. D'une part, parce que cette partie de la communication peut ne pas être consciente chez l'émetteur; d'autre part, parce qu'on a longtemps cherché à comprendre le comportement autodestructeur à partir de facteurs dynamiques comme la culpabilité, la rage et la dépression. Enfin, même si on a pu relier le suicide à des pertes et à des démarches de deuil non résolues (et donc jusqu'à un certain point, à une relation à l'environnement), on a traité longtemps le comportement suicidaire hors contexte, sans trop faire référence à l'écologie du moment et sans trop en comprendre les composantes systémiques. Or, de plus en plus, on constate que le geste suicidaire est un message complexe (à niveaux multiples) qui peut avoir plusieurs significations et viser plusieurs récepteurs. Notons que dans ce cas, l'intention, sous le geste, peut être inconsciente et peut ne pas correspondre à la réception concrète du message. En effet, et c'est un problème fréquent en communication humaine, on oublie que la signification d'un message est la réponse qu'elle suscite chez le récepteur. Autrement dit, on prend pour acquis que le message (et le méta-message) qu'on transmet du récepteur va être nécessairement reçu pour ce qu'il est et avec le sens qu'il a.

Ce phénomène, de même que l'aspect message du geste suicidaire, est illustré très fréquemment en intervention lorsqu'on explore avec la personne suicidaire les phantasmes qu'elle a sur sa mort et sur l'impact que cette mort aura (selon elle) sur certaines personnes. En effet, très souvent, ces phantasmes portent sur la souffrance que telle ou telle personne vivra «quand elle apprendra que je me suis suicidé».

ILLUSTRATIONS

Par exemple, une jeune fille (16 ans) me mentionnait qu'un de ses phantasmes était, qu'après sa mort, son père saurait quel mal il lui avait fait et qu'il souffrirait à son tour. Elle exprimait aussi que, tant qu'à elle, «il pouvait bien souffrir jusqu'à ce qu'il crève».

Un autre exemple : un adolescent (14 ans) me disait : «Quand je vais être mort, ils vont bien se ren-

dre compte que j'existe». En cherchant qui étaient les «ils», on apprendait qu'il s'agissait de ses parents, ainsi que de certains membres de son entourage comme un professeur, une amie et quelques camarades.

Un dernier exemple : une femme de trente-huit ans, déprimée chronique, me décrivait ainsi sa vision : «J'aimerais ça pouvoir voir ça. (Quoi?) Tous les chiens qui m'ont fait souffrir et qui vont venir au salon (funéraire). (Qui spécifiquement?) Mon père qui m'a violée à 12 ans; même si y'é mort. Mes soeurs qui n'ont rien fait. Ma mère... (Mais tu m'as déjà dit que ta mère est morte quand tu avais deux ans environ?) Justement...»

Notons que, sans avoir toujours tous les effets désirés sur l'environnement ou les récepteurs cibles, il n'en demeure pas moins qu'un suicide a très certainement un impact sur les survivants, phénomène que nous aborderons plus loin.

LE SUICIDE COMME MESSAGE SYMBOLIQUE

Schneidman (1969), un pionnier en suicidologie, a approfondi le concept de Menninger (le désir de tuer) en décrivant un type de suicide qu'il appelait «dyadique» :

«...dans lequel la mort est reliée principalement à des profonds besoins non satisfaits et à des attentes envers un partenaire significatif dans la vie de la personne. Les suicides sont fondamentalement... sociaux et relationnels... le suicide dyadique est essentiellement un événement interpersonnel... La plupart des suicides sont dyadiques; ils sont principalement de nature transactionnelle» (1969, 14-15).

« Cette contribution, qui trouve un écho dans le mouvement créé par Bateson et ses collaborateurs (1956), amène une perspective nouvelle : le suicide en tant que tentative de relation humaine.

D'autres auteurs (Everstine et Everstine, 1983) ont brillamment poursuivi la réflexion sur le phénomène du suicide relationnel. Ils décrivent ainsi leur théorie :

«Le désir de la mort d'autrui est un solide fondement de la réalité psychologique. Toutefois, le rapport entre ce désir et l'idéation suicidaire soulève un paradoxe : pourquoi une personne s'enlèverait la vie dans une situation qui, d'évi-

dence, entraînerait plutôt un homicide?» (1983, 207).

Selon ces auteurs, ce paradoxe se résoud ainsi : «Une personne suicidaire en arrive à la conclusion que, en se tuant elle-même, le meurtre de X peut être accompli symboliquement.» (1983, 207).

Autrement dit, si on accepte l'hypothèse que le suicide survient dans un contexte interrelationnel, le suicide est un geste dont l'intention est d'envoyer un message d'une personne à une autre. De plus, il y a une personne spécifique à qui s'adresse le message-suicide et le contenu premier du message transmis en est un de rage.

Les questions suivantes se posent ici : comment s'opère cette symbolisation de l'intention homicide en geste suicidaire? Quelles sont les conditions favorisant ce processus?

- 1) Une des premières conditions qui apparaît manifeste dans la littérature (Freud, 1956; Farberow et Schneidman, 1961) est la présence d'une forte rage envers une (ou des) personne(s) significative(s) dans l'environnement du sujet. Cette rage est suffisamment grande pour entraîner le désir de tuer cette (ou ces) personne(s).
- 2) La deuxième condition est que cette rage, de même que le désir de tuer, ne peut pas, pour des raisons sociales, culturelles, familiales ou réalistes, s'exprimer comme telle. Cette rage ne s'exprimant pas ouvertement, soit par impossibilité (par exemple, la personne significative est décédée ou partie), soit parce que, à l'intérieur de cet environnement, un tel comportement est perçu comme inacceptable, l'individu doit trouver des moyens détournés de la canaliser. Le transfert du désir de tuer en geste suicidaire serait un de ces moyens.
- 3) La troisième condition est que la personne suicidaire en arrive, par dissociation, à se percevoir comme un objet ou plus précisément à prendre la place de la victime potentielle. La littérature a largement fait part de ces caractéristiques du vécu suicidaire comprenant une faible estime de soi, une perception de soi très négative, les sentiments de n'être rien (et pour personne), d'être un échec ou un déchet social, le peu de confiance en ses moyens et en l'avenir, etc. (Adler, 1958; Beck et Al, 1974; Farberow et Schneidman, 1961; Kelly, 1961;

Schneidman, 1967).

Le mécanisme de dissociation, quant à lui, commence à être mieux connu. Schneidman (1957) a été un des premiers à souligner qu'un individu qui fait une tentative de suicide doit nécessairement être dans un état particulier. Il décrivait cet état comme une vision en tunnel, avec peu d'affect où toute l'attention consciente du sujet se porte sur le geste à poser. Ce rétrécissement du champ perceptuel amène une cohérence, une logique particulière chez l'individu lui permettant de passer à l'acte. Schneidman (1960) a aussi observé un nombre important d'instructions données aux survivants dans les notes laissées par les suicidés ; selon cet auteur, ceci laisse croire que le suicidaire a l'impression qu'il aura encore un contrôle sur son environnement une fois mort. Schneidman (1957) explique l'absence d'affect par un sentiment irréaliste d'omnipotence, qui procure au suicidaire le contrôle sur sa mort.

Plus récemment, les développements du modèle de programmation neuro-linguistique ont permis une meilleure compréhension du mécanisme de dissociation. Sans entrer dans tous les détails du modèle P.N.L., on peut dire que la dissociation est la capacité qu'ont les êtres humains de se détacher émotivement pour se voir faire. Cette habileté, qui peut être inconsciente, nous permet, par exemple, de nous imaginer dans diverses situations futures, de nous souvenir de diverses situations passées, en nous voyant littéralement comme au cinéma. L'association, par contre, est l'habileté inverse qui consiste à revivre les situations de «l'intérieur», comme si nous y étions réellement. Or, les auteurs de P.N.L. (Bandler et Grinder, 1979; 1982) ont maintes fois mentionné qu'un état de dissociation visuelle ou auditive s'accompagne d'une diminution de la composante kinesthésique (ou physique, émotive, affective) de l'expérience, ce qui corroborerait les observations de Schneidman (1957) sur la vision en tunnel du suicidaire où il y a peu d'affect.

Bandler et Grinder (1982) ont d'ailleurs fait l'observation suivante sur les personnes suicidaires :

«Toute personne qui essaie de se suicider doit être suffisamment dissociée qu'elle ne sait pas consciemment si elle va commettre un suicide

de ou non» (1982, 20).

La dissociation, comme mécanisme inhérent au processus autodestructeur, est de plus illustrée fréquemment lors d'interventions auprès de personnes suicidaires qui verbalisent très souvent leur sentiment d'être divisées en deux, d'être deux individus, un qui «veut» vivre et l'autre qui «veut» mourir.

- 4) La quatrième condition est que la personne suicidaire croit, consciemment ou non, que son suicide, en tant que message, va avoir l'impact et l'effet attendu sur l'environnement et/ou les personnes significatives de son entourage. Nous avons déjà mentionné que cette croyance est fréquente chez les personnes suicidaires.

Lorsque ces quatre conditions sont réunies (sentiment de rage très grand, impossibilité d'exprimer cette émotion de façon satisfaisante, dissociation émotive et croyance en l'impact du suicide sur le récepteur), le passage du «désir de tuer X» au «désir de me tuer équivaut à tuer X» peut se faire et, dès lors, symboliquement, la rage et le message peuvent s'exprimer dans une action concrète (la tentative de suicide).

LE RÉCEPTEUR DU MESSAGE-SUICIDE

Nous avons décrit une partie seulement de la communication transmise par le suicide ; celle de l'émetteur. Indépendamment de la croyance du suicidaire en l'impact de son geste sur le (ou les) survivant(s), qu'en est-il du récepteur, soit le survivant lui-même?

Comme l'ont indiqué Everstine et Everstine (1983) :

«...cette théorie de l'étiologie du suicide soutient que le suicide est dirigé sur au moins une personne, dans le but de transmettre une information à cette personne. Dans la situation «idéale», la personne qui reçoit cette information sera forcée de réfléchir et d'en tirer des conclusions.

L'impact ultime sur l'autre est qu'il doit comprendre et réagir sur l'événement. La représentation symbolique d'un suicide réussi est la «mort» ou la «mort vivante» de la personne qui survit. La personne significative a le rôle de celui qui survit mais qui, par symbolisation, a été assassinée. De ce fait, deux morts sont tentées par une seule action — une mort réelle, et l'autre, une mort symbolique» (1983, 208).

Concernant le récepteur, le survivant d'un suicide, la littérature indique que les impacts d'un suicide sur l'environnement sont réels et importants. Plusieurs auteurs (Whitis, 1968; Schneidman, 1979; Wallace 1973) ont décrit les impacts dévastateurs du suicide sur l'équilibre familial ou sur le partenaire du suicidé. Les survivants se sentent agressés, diminués, humiliés, coupables de la mort par suicide d'un de leurs proches. D'une certaine façon, les survivants «héritent» de la rage et du ressentiment. Cela expliquerait peut-être aussi comment, dans une famille, le suicide d'un des membres peut entraîner le risque d'idéation suicidaire ou même du passage à l'acte chez ceux qui restent.

Il semble donc que, dans plusieurs cas, le message transmis par le suicidé atteigne efficacement son objectif et que, littéralement, le (ou les) survivant(s) doivent continuer à vivre avec «un mort sur la conscience» et donc, une vie amoindrie. Dans le cas où le récepteur est moins identifiable dans l'environnement immédiat de la personne suicidaire, soit qu'il soit décédé ou éloigné depuis un certain temps, on peut émettre l'hypothèse que la symbolisation inconsciente opère de la même manière. Il est en effet reconnu (Freud, 1957; Erickson, 1980) que l'inconscient n'opère pas selon une logique rationnelle et temporelle; la logique de l'inconscient est intemporelle, analogique, irrationnelle et permet donc le type de processus que nous avons décrit. Autrement dit, on peut supposer que la présence actuelle et concrète (vivante) du récepteur significatif n'est pas une condition essentielle à la mise en place du message-suicide pourvu qu'un environnement, quel qu'il soit, soit disponible à le recevoir. En effet, il doit être très rare qu'une personne suicidaire n'ait aucun récepteur dans son environnement immédiat sur lequel un impact soit attendu.

Dans le cas où un très grand isolement social a précédé le geste suicidaire, on devrait pouvoir vérifier le même phénomène de symbolisation inconsciente, mais à des niveaux moins personnalisés, par exemple, le monde entier, la société, la famille, la ville, le milieu de travail, la vie, etc.

Il va de soi qu'on devra approfondir cette hypothèse par une recherche systématique, selon cette perspective relationnelle, de façon à en saisir toutes les nuances.

Une étude intéressante à ce sujet serait de comparer les vécus suicidaires de personnes dont les ré-

cepteurs visés sont proches (actuellement) avec ceux des personnes dont les récepteurs visés sont absents (non disponibles). On trouverait dans une telle démarche certaines explications quant à la chronicisation des comportements suicidaires et aux processus autodestructeurs qui s'étendent sur une longue période de temps.

CONCLUSION

En conclusion, on peut dire que l'hypothèse du suicide comme communication et comme élément d'une relation interpersonnelle offre des avenues intéressantes de recherche et d'intervention. En effet, en élargissant le cadre d'analyse au-delà de la dépression et des autres facteurs intrapsychiques (qui peuvent être des éléments importants de la motivation suicidaire), on peut découvrir la genèse du comportement suicidaire dans les relations de la personne avec son environnement et, donc, élargir les stratégies d'intervention, par exemple, en identifiant la «victime» désignée par le suicide, récepteur de cette communication mortelle.

On peut supposer qu'en élargissant les modes d'intervention au-delà des symptômes individuels et jusqu'au champ relationnel passé et actuel de l'individu suicidaire, on augmenterait les choix et les stratégies d'action permettant ainsi à ces personnes d'autres choix que la mort par autodestruction.

RÉFÉRENCES

- ADLER, A., 1958, Suicide, *Journal of Individual Psychology*, 14, 57-61.
- BAECHLER, J., 1975, *Les suicides*, Paris, Calmann-Levy.
- BANDLER, R., GRINDER, J., 1982, *Reframing*, Real People Press, MOAB, Utah.
- BANDLER, R., GRINDER, J., 1979, *Frogs into Princes: Neuro-Linguistic Programming*, Real People Press, MOAB, Utah.
- BATESON, G., JACKSON, D.D., HALEY, J., WEAKLAND, J., 1956, Toward a Theory of Schizophrenia, *Behavioral Science*, 1, 251-264.
- BECK, A.T., RESNIK, H.L.P., LETTIERI, D.J., 1974, *The Prediction of Suicide*, Maryland, The Charles Press Publishers.
- ERICKSON, M.H., 1980, *The Collected Papers of Milton H. Erickson on Hypnosis*, New York, Irvington Publishers.
- EVERSTINE, D., EVERSTINE, L., 1983, *People in Crisis: Strategic Therapeutic Interventions*, New York, Brunner-Mazel.
- FARBEROW, N.L., SCHNEIDMAN, E.S., 1961, *The Cry for Help*, New York, McGraw-Hill.
- FREUD, S., 1957, *Mourning and Melancholia (1917)*, London, Hogarth Press, 14, 237-259.
- KELLY, G.A., 1961, The personal contract Point of View in FARBEROW, N.H., SCHNEIDMAN, E.S., eds, *The Cry for Help*, New York, McGraw-Hill.

- MENNINGER, K. A., 1938, *Man against Himself*, New York, Harcourt-Brace.
- MORISSETTE, P., 1984, *Le suicide : démythification, intervention et prévention*, Pierre Morissette Éd., Québec.
- SCHNEIDMAN, E.S., 1979, An Overview : personality, motivation and behavior in Hankoff, L.D. Einsidler, B., eds, *Suicide : Theory and Clinical Aspects*, Littleton, Mass., PSG. Publishing Company, 171-193.
- SCHNEIDMAN, E.S., ed., 1969, *On the Nature of Suicide*, San Francisco, Jossey-Bass Inc.
- SCHNEIDMAN, E.S., 1967, *Essays in Self-Destruction*, New York, Science House.
- SCHNEIDMAN, E.S., 1960, A sociopsychological investigation of suicide in Brengemann, J.G., eds, *Perspectives in Personality Research*, New York.
- SCHNEIDMAN, E.S., 1957, *Clues to Suicides*, New York, McGraw-Hill.
- WALLACE, S.E., 1973, *After Suicide*, New York, John Wiley & Sons.
- WATZLAWICK, P., BEAVIN, J.H., JACKSON, D.D., 1972, *Une logique de la communication*, Éditions du Seuil, Paris.
- WHITIS, P.R., 1968, The legacy of a child's suicide, *Family Process*, 7, 159-169.

SUMMARY

Traditionnally, suicidal behavior has been analysed through its individual and intrapsychic components and by its links with economic and social factors. To consider suicide as a message to the environment, then by highlighting its communicationnal aspect, is a new trend in the field. In fact, suicide often has a profound impact on the personal environment of the suicidal person. We therefore set forth the following hypothesis : suicide myths and tabous might be a social rationalization and defense mechanism against the violent impact of suicidal behavior. This paper explores the communication view point of suicidal behavior which interestingly open up new possibilities in the research and intervention on suicide.